

Night Clubbing **50 ans de nuits parisiennes**

Conducteur antenne

10 : 00 : 00

10 : 00 : 13

J'ai été persuadé que la nuit il se passait des trucs qui méritaient qu'on ne s'endorme pas.

10 : 00 : 23

Y'a toujours une boîte à Paris où il se passe des choses.

10 : 00 : 28

J'ai compris le principal intérêt des grands lieux de nuit, c'est à dire l'effet de communion.

10 : 00 : 38

C'est là où tu sens aussi les mouvances actuelles, c'est là où tu vois les tenues vestimentaires, la manière dont elles évoluent, tu vois, enfin bref c'est un vrai reflet de la société.

10 : 00 : 51

Ca tournait y'avait une espèce de vraie folle ambiance dans Paris dans les années 80 oui, je crois que la nuit a été fantastique.

10 : 01 : 00

Les fêtes les plus réussies c'est celles dont on ne se souvient pas le lendemain.

10 : 01 : 19

Voix off :

Paris ville lumière, Paris capitale de la nuit, les petites femmes de Paris et le gay Paris, les cabarets de Montmartre au début du 20ème siècle, les cafés de Montparnasse dans les années 20, les caves de St Germain des Près après guerre, Paris a toujours été une ville phare de la vie nocturne, un succès qui ne s'est jamais démenti, depuis 50 ans c'est avant tout ses boîtes de nuit qui attirent les noctambules du monde entier.

Du Castel au Palace, des bains douches au VIP Room, du whisky à gogo dans les années 50 au Baron et au Montana aujourd'hui, l'histoire de Paris la nuit, c'est l'histoire d'une ville qui ne dort jamais. Nous avons réuni les patrons de club et les organisateurs de soirées, les dj et les mannequins, artistes ou journalistes qui ont fait de Paris une capitale de la nuit, nous les avons réuni pour qu'ils se souviennent lors d'une soirée au Baron, le club le plus fermé de l'ouest Parisien. Ce film raconte cette nuit et toutes celles qui l'ont précédée. Une histoire que nous avons choisi de commencer à St Germain des Près au début les années 60 quand Jean Castel décide de réunir dans un même lieu, un bar, un restaurant et une discothèque.

10 : 02 : 16

Yolande Castel :

On a ouvert en 62, c'était le premier truc qui se faisait comme ça, mais tout de suite ça a été la folie, dès qu'on a ouvert ça a été de la folie.

10 : 02 : 34

Jean-Marie Périer :

Toute la période Castel c'était un groupe de gens qui se retrouvaient pour parler. En fait c'était une espèce de comptoir quoi avec des brèves de comptoir mais un peu plus sophistiqué, et c'est là que ça se passait quoi, Castel c'était pour boire des coups et dire des conneries voilà. Je ne me souviens pas très bien de la boîte parce que je n'allais pas dans la boîte, on restait au premier étage face à la porte,

c'était vraiment le club privé où on pouvait déconner, mettre les pieds sur la tasse, pour Castel fallait être en cravate, fallait être bien habillé, il n'aimait pas le laisser-aller du tout lui, alors bon pourtant il y en avait des conneries qui passaient.

10 : 03 : 12

Yolande Castel :

Alors on rigolait, les gens sautaient les uns sur les autres, ils tombaient par terre, enfin c'était...

10 : 03 : 20

Frédéric Beigbeder :

La Bostella est une danse créée par Honor et Bostel chez Castel, et dont le principe c'est qu'il y a un mouvement rapide où on danse en tapant dans ses mains et on doit être heureux et puis y'a un mouvement lent où on doit se lamenter et parler de ses problèmes personnels en se couchant sur le sol. Nous on a fait des Bostella géantes où y'avait 300 personnes allongées les unes sur les autres, et les personnes qui étaient en dessous avec une quinzaine de couches humaines au dessus d'elles, avaient souvent les côtes fêlées, un œil au beurre noir, se retrouvaient avec des chaussures sur la joue, etc.

10 : 03 : 58

Yolande Castel :

Ce qui était rigolo c'est que tout le monde venait, y'avait, ne pas payer, ils n'étaient pas, c'était pas fait pour faire du fric voilà, et quand on a été obligé, parce que quand même il fallait payer le personnel, je ne sais pas, ce n'était plus rigolo.

10 : 04 : 18

Jean-Marie Périer :

La boîte la mieux pour moi c'est, ça aura été, avec Castel parce que Castel c'était intemporelle, la boîte la mieux c'était l'Elysée Mat, alors ça l'Elysée Matignon.

10 : 04 : 28

Voix off :

Dans les années 70, l'Elysée Matignon tient le haut du pavé, l'établissement d'Armel Issartel accueille Serge Gainsbourg, Roman Polanski, Johnny Hallyday, Alain Delon ou même Salvator Dali. Au rez-de-chaussée on dîne dans le restaurant avec vue sur les jardins des Champs Elysées, au sous-sol on danse sur la minuscule piste avec les plus belles femmes de Paris.

10 : 04 : 52

Jean-Marie Périer :

Ce que j'aimais beaucoup vers 4, 5 h du matin, souvent on était là avec Gainsbourg, et il y avait un piano qui sortait du sol, et hop et on jouait du piano. Généralement on faisait les commissariats avant, parce qu'il adorait ça, alors on faisait deux trois commissariats, il arrivait avec des bouteilles de champ dans les commissariats et ensuite on allait à l'Elysée Matignon.

10 : 05 : 16

Philippe Manœuvre :

Serge Gainsbourg est l'un des plus grand sorteur de Paris, c'était le, bah il faudrait que cette émission lui soit dédiée parce que j'ai jamais vu quelqu'un sortir autant. C'était le sorteur, impénitent, il aimait bien les rôles critiques, il aimait bien parler avec nous, parler des dernières tendances musicales, tout l'intéressait. Donc il n'y avait pas que moi, y'en avait de Libération, y'avait aussi le manager de Téléphone, mais toute cette petite bande, ben souvent il nous emmenait à l'Elysée Matignon, c'était assez incroyable, on regardait ça un peu comme de la science fiction la plus totale.

10 : 05 : 49

Voix off :

Au milieu des années 60, les jeunes de la génération d'après guerre, envahissent les boîtes. Les caves de St Germain et les clubs des Champs-Élysées ne suffisent plus. Issus de la classe moyenne ils veulent des discothèques moins chères et qui passent la musique qu'ils aiment, le rock'n'roll.

10 : 06 : 03

Patrick Eudeline :

Le Bus Palladium oui pour moi c'est une légende des années 60 quoi, quand Salvador Dali dansait avec Madame Pompidou et tout ça quoi.

10 : 06 : 10

Josy :

Ca c'était à l'époque de James Arch, qui avait eu l'idée d'avoir un bus qui raccompagnait effectivement les rockeurs qui travaillaient très souvent aux puces, avec les bananes et tout, absolument génial.

10 : 06 : 22

Jean-Marie Périé :

Moi ce que j'aimais beaucoup c'est évidemment, c'est la musique au Bus palladium, qui était vachement bien, parce que la musique n'était pas bien partout quand même.

10 : 06 : 33

Voix off :

Le Golf Drouaut, le Bus Palladium, le Rock'n'roll Circus, l'Open One, le Rex Club, la Locomotive, le Rose Bonbon, des dizaines de clubs rock et pop vont apparaître au cours des années 60 et des années 70, mais le plus mythique c'est le Gibus.

10 : 06 : 48

Philippe Manœuvre :

Début des années 70, c'est le Gibus qui était vraiment le club de pointe rock, le club rock de pointe. C'est là où Iggy et les Stooges ont fait un concert, et où il y a eu le début de The Police, et y'avait tout les bas fonds, y'avait tout le boulevard du crime, on a vécu des soirées invraisemblables, les gens buvaient la moindre goutte de sueur, le moindre solo, tout les Bad Boys de France étaient là. Il y a eu un mouvement rock qui est arrivé quoi, il y avait une jeune génération était là, qui avait envie d'en découdre, qui avaient envie de guitare électrique, etc.

10 : 07 : 22

Philippe Manœuvre :

Ensuite le Gibus a évolué et ensuite les punks sont arrivés, à partir du moment où les punks étaient dans la place, il y a eu les plus belles années du Gibus je crois. Pierre Benin, qui avait déjà eu cette idée de faire venir les Sex Pistols, il avait 19 ans, il a été voir Mac Laren, il allait voir des types qui avaient le Chalet du lac, il disait j'ai un groupe anglais de pointe, enfin non vraiment le gamin faisait, c'étaient des gamins qui avaient une idée du rock.

10 : 07 : 57

Philippe Starck :

Le père de Jean-Michel Moulac avait un club qui s'appelait le Chalet du lac, et on avait organisé le premier concert de punk en France en faisant venir les Sex Pistols. Ca s'est très très très mal passé parce que le père Moulac qui n'était pas très averti des modes extrêmes, il a fermé le courant, crac. Et donc j'ai vu Johnny Rotten et toute l'équipe repartir à pieds à travers le bois de Vincennes avec leurs guitares comme ça, interrompus, c'était quand même assez, assez historique de voir ça, et après on s'est dit quand même faut qu'on le fasse nous même pour éviter justement ce genre d'incident. Et on a trouvé ce local à Montreuil et là on a créé cette Main bleue, qui était un endroit vraiment extraordinaire où là j'ai compris le principal intérêt des grands lieux de nuit, c'est à dire l'effet de

communion, c'est à dire déjà vous arriviez comme ça par le grand escalier, y'avait la musique de Dillinger qui remontait comme ça, c'était extraordinaire, ouh, et là il y avait quand-même des milliers de gens qui étaient ensemble, en train de ressentir la même émotion, danser. Il y avait quelque chose de très beau et très pure bizarrement, ça paraît bizarre quand on parle de la nuit de dire beau et pur mais c'était ce « ensemble » qui était formidable.

10 : 09 : 19

Voix off :

Les années 70 avancent et les mœurs se libèrent, les noctambules homosexuels en ont assez des petits cabarets de travestis et des bars clandestins. Les homos se sont fait une place dans le monde de l'art ou de la mode, ils veulent avoir des clubs à leurs images, chic et sophistiqué. Ils vont révolutionner le monde de la nuit, avec une musique qui arrive de New York, le disco.

10 : 09 : 47

Caroline Loeb :

A 17 ans j'étais tous les soirs au Club 7 qui était donc tenu par Fabrice Emaer, et je croisais St Laurent, Lou de la Falaise, Palma Picasso, Warhol, plein plein de gens et on dansait toute la nuit, c'était des nuits incroyables.

10 : 10 : 10

Jenny Bel'Air :

On voulait pas sortir de l'endroit, à quatre heures et demi, cinq heures du matin, on était là, « non non non il faut partir », parce qu'on était endiablé sur la musique, c'était sensationnel, y'avait du disco, on entendait aussi du Jane Harris, du Johnny Hamenger.

10 : 10 : 26

Caroline Loeb :

C'était juste l'endroit où il y avait la meilleure musique, où il y avait les gens les plus spirituels, les plus incroyables, c'était une des boîtes les plus excitante de Paris.

10 : 10 : 37

Jenny Bel'Air :

Je pense que le côté du 7 c'est un groupuscule comme j'ai dit de gens concerné par un fait précis, c'est « je suis dans la mode, je travaille dans la mode », alors on peut voir là tout les créateurs, tous ces gens, Thierry Mugler, Kenzo, qui allaient dîner avec leurs bandes, et puis y'avait ceux qui étaient les petites mains, ou ceux qui commençaient à être attachés de presse, tous ça qui rodaient autour. C'était un paquebot mais incroyable, la nuit quand les portes étaient fermées c'était un endroit mais inouï quoi.

10 : 11 : 09

Voix off :

Au tour du Trou des Halles la journée, au 7 ou à la Main Bleue le soir, se retrouvent une petite bande de créateurs de musiciens et de Rock critiques, punk un jour, tiré à quatre épingles le lendemain, ce sont les premiers branchés. Philippe Morillon les a photographiés pendant dix ans, un livre revient sur cette aventure.

10 : 11 : 25

Philippe Morillon :

A l'époque tout le monde avait un petit minox, ça s'appelait minox, un petit appareil photo avec un flash qu'on mettait dans sa poche. J'avais un appareil photo chargé avec de la pellicule dedans, des fois je l'oubliais, des fois je ne m'en servais pas, c'était un album de famille plutôt.

10 : 11 : 46

Voix off :

Fabrice Emaer transforme un vieux théâtre des grands boulevards en temple disco, le 1^{er} mars 1978, c'est la naissance du Palace, s'inspirant du studio 54 de New York, il fait entrer la nuit parisienne dans une nouvelle ère. Sa boîte dispose d'une centaine d'employés, spectacles, défilés, concerts, chaque soirée est un événement qui attire des milliers de personnes.

10 : 12 : 08

Jenny Bel'Air :

Il y avait une espèce de rumeur extraordinaire et quelque chose qui se tramait, il y a un lieu magnifique car c'est tenu secret, et après bon c'était le Palace, cet ancien théâtre. Après quand tout le monde l'a su dans Paris mais c'était une fièvre d'attente, et qu'est ce que c'est que ce truc ?

10 : 12 : 31

Frédéric Taddei :

J'avais 17 ans quand le Palace a ouvert et ma première boîte de nuit ça a été le Palace c'était en 1978, et c'était la boîte où tu avais envie d'aller forcément quand tu avais 16 ans.

10 : 12 : 45

Emmanuel de Brantes :

Quand je suis arrivé à Paris, j'ai trouvé que tout était très, très répétitif et pas très, pas très créatif en fait, sauf au Palace et là c'était vraiment la magie donc je me suis dit « Ah ça va continuer, cette vie extraordinaire, cette vie qui n'arrête jamais d'être créative, d'être productive de rencontres exceptionnelles, de phénomènes fugaces mais incroyables, hors du temps, hors de la réalité, parfaitement magiques ».

Une boîte de nuit c'est le propriétaire, la clientèle et ce que l'on trouve à l'intérieur, alors à l'intérieur autrefois c'était une musique, il y avait aussi comment animer la boîte. Alors il y avait la clientèle bien sûr qui faisait la magie du lieu mais il fallait aussi mettre de l'ambiance, créer des événements, mettre de l'argent dans la production, et y'en avait un qui était vraiment le maître de ça et qui a fait que Paris était à un moment donné, au cœur de l'action et au cœur de l'intérêt international, c'était Fabrice Emaer.

10 : 14 : 02

Jean Roch :

Quand je lis des papiers sur Fabrice Emaer, quand j'ai lu des bouquins sur Fabrice Emaer c'était quelqu'un qui pouvait gagner, d'après ce que j'ai compris, un soir cent mille francs, puisqu'on parlait en francs à l'époque au Palace, et investir deux cent mille le lendemain dans la soirée d'après.

10 : 14 : 30

Emmanuel de Brantes :

C'était vraiment une époque extraordinaire où y'avait tous les soirs quelque chose de parfaitement différent, parfaitement créatif, aujourd'hui au fond les boîtes annoncent Puff Daddy, qui s'appelle P.Diddy aujourd'hui, je ne sais pas qui encore qui arrive, y'a des attachés de presse, on en fait des communiqués tout ça, il ne se passe rien, il ne se passe rien. A cette époque là, toutes les personnes qui faisaient la nuit, ils avaient une allure, c'était très important, je reste persuadé que la nuit doit être comme un spectacle qui ne s'arrête jamais. Il faut être un producteur de ce genre d'événement, de ce genre de magie théâtrale, et c'était ça aussi le Palace, c'était d'ailleurs un théâtre mais tout ça avec des bouts de ficelles, avec une économie vraiment alternative à mort.

10 : 15 : 29

Philippe Manœuvre :

Ce qui moi m'avait frappé, j'étais allé au Palace comme un benêt pour voir, écouter Guy Cuevas, le DJ du Palace, y'avait les premiers lasers, c'était le Palace qui a été la première boîte en Europe avec des lasers, comme les Who en concert, on était très impressionné, et franchement j'y suis allé un soir avec deux copains et deux copines, on est rentrés vers minuit au Palace et on est sorti à 6h du matin,

on n'a pas pris de drogue je vous jure, on était, on avait kiffé un groove incroyable, il y avait une espèce de vraie véritable ambiance et un mélange, il y avait des prolos, des ouvriers, des chauffeurs de taxis, des duchesses, y'avait tout. Y'avait toute la société qui était là, des gens qui avaient décidé que la nuit était faite pour s'éclater, et qui venaient danser.

10 : 16 : 22

Frédéric Taddei :

C'est sûr qu'en 1978, la nuit intéressante était au Palace où la légende dit que le monde entier s'était donné rendez-vous. Le monde entier peut-être pas mais en tout cas à ce moment là toutes les tribus parisiennes et c'est arrivé à ce moment là, ça a duré quatre ans et ça n'est jamais plus arrivé depuis.

10 : 16 : 41

Caroline Loeb :

Moi j'ai plutôt un souvenir d'une bande de copains mais d'une bande de copains très créatifs, avec vraiment des personnalités très fortes, moi ce qui me frappe aujourd'hui quand je sors c'est que j'ai l'impression de voir que des clones et à l'époque c'était vraiment tous des personnages, tout le monde était différent, tout le monde était très, assez extravagant mais c'était des personnalités très fortes. C'était Philippe Krootchey qui était à la musique, Paquita, la grande Edwige la reine des Punks alors ça c'est un de mes souvenirs les plus frappants, Edwige était devant la porte avec un grand sac poubelle et elle jetait des pattes de poules et elle disait « c'est des confettis punk » voilà, c'était complètement, c'était n'importe quoi. Voilà donc c'était que des personnages.

10 : 17 : 22

Emmanuel de Brantes :

Fabrice Emaer, le patron de la boîte il était à la porte et il disait « celui là, celle là, toi, toi, toi, vous rentrez » et il choisissait au look. On allait chercher ceux qui avaient fait le meilleur effort pour être à la hauteur du lieu. Alors il y avait Christian Louboutin, Paquita Paquin, Vincent Daré, etc.

10 : 17 : 48

Voix off :

Une boîte de nuit doit être une dictature à l'extérieur et une démocratie à l'intérieur, cette phrase de Fabrice Emaer montre l'importance de la porte dans les boîtes, il faut doser entre habitués et jolies filles, people et inconnus à l'apparence remarquable, c'est un cocktail subtil et immuable, celui qui décide, qui choisit, c'est le physionomiste, son pouvoir est immense, il désigne ceux qui passeront une bonne soirée et ceux qui iront se coucher dégoûtés.

10 : 18 : 16

Jenny Bel'Air :

Je suis pas vraiment la physio du Palace, je fais partie des physionomistes du Palace. On dit « méchanceté légendaire » oui c'est vrai c'est pas très cool faut dire mais pour les soirées privées il y avait des dress codes effectivement un peu sévères, c'est à dire que l'endroit se prêtait à l'élégance, donc ceux qui étaient élégants, ceux qui avaient envie de s'habiller, de se looker et que tout reviendra toujours à ça en fait.

10 : 18 : 40

Bak :

Au Baron en fait nous on fait pas, c'est pas, on cherche pas à faire rentrer des VIP ou à faire rentrer des stars, on fait rentrer des gens, des artistes, des gens qui ont des choses à raconter, des copains avant tout, des copains avant tout et voilà, le réseau, le réseau des gens qu'on connaît.

10 : 19 : 00

Jean-Marie Périer :

Le secret des boîtes c'est de faire croire qu'il y a une porte, on ne peut pas rentrer.

10 : 19 : 04

Bak :

Je leur dis juste d'être parrainé ou de venir avec une bande de copains qu'on connaît bien pour pouvoir les accueillir.

10 : 19 : 09

Jenny Bel'Air :

La nuit, la physionomie c'est un rapport assez dur, bon on est constamment embrassé à droite, à gauche, devant derrière, « bonjour comment tu vas ma chérie », ceci cela.

10 : 19 : 18

Basile de Koch :

Je crois aussi malheureusement que c'est pas le système qui veut ça c'est que c'est les gens qui veulent ça. Par exemple, ça m'a frappé, les gens veulent des boîtes de nuit où tout le monde n'est pas accepté. Si y'a pas de sélection à l'entrée, personne ne vient.

10 : 19 : 37

Mademoiselle Agnès :

Si on avait conquis à la Marilyn on était bon pour aller aux Bains mais sinon vous pouviez rester sur le pavé de la rue aux Ours toute la nuit quoi, sans pitié, sans pitié.

10 : 19 : 49

Camille Bazbaz :

Le trip le plus débile et délirant je pense que j'ai fais quand j'étais jeune, j'étais un peu plus môme, c'était d'essayer désespérément de rentrer aux Bains Douches tu vois, ou en fait le délire le plus génial c'était quand on arrivait à rentrer et après on se faisait chier toute la soirée quoi tu vois. Et effectivement on finissait par se faire sortir de la boîte parce qu'on buvait dans les bouteilles des gens qui allaient danser par exemple, on allait à leur table et on leur sifflait la bouteille.

10 : 20 : 18

Philippe Starck

Il y a eu un autre ami, Fabrice Coat et son associé, et un jour comme ça, ils arrivent en disant « tiens je suis allé pour acheter un truc dans un bar et l'endroit est pas mal, l'endroit est pas mal, on peut peut-être en faire quelque chose ». Et hop on a fait toujours avec, mais vraiment trois sous, on a fait ce Bains Douches.

10 : 20 : 40

Caroline Loeb :

Comme j'étais un pilier des nuits parisiennes, je connaissais tout le monde, je connaissais tout les gens qui sortaient, donc je me suis retrouvée à organiser la première fête des Bains, l'ouverture des Bains en fait et j'ai un souvenir assez rigolo, c'est que la peinture n'était pas sèche, donc on avait invité vraiment tout Paris et c'était une fête inouïe, avec évidemment les gens qui se battaient dehors pour rentrer et des femmes avaient loué de très beaux habits de Thierry Mugler et tout ça était très chic et comme la peinture n'était pas sèche elles repartaient avec de la peinture sur leurs robes empruntées et ça m'a toujours évoqué Play Time de Jacques Tati où c'est entre la catastrophe et le génie.

10 : 21 : 24

Philippe Starck :

C'est un endroit où tous les jours, sans argent, on réinventait quelque chose, une fois il y a les Russes qui ont envahi je ne sais pas quel pays et je dis « ça y est les Russes arrivent, les Russes arrivent » alors on se débrouille, on se fait prêter deux machines à neige, deux canons à neige qu'on met au deux bout de la rue du Bourg l'Abbé, on couvre la rue de neige, on recouvre tout de rideaux rouges pendant la nuit.

10 : 21 : 55

Philippe Starck :

On a fait photographier par Mondino qui faisait partie de la bande évidemment, les deux propriétaires et nous même d'ailleurs, genre commissaire du peuple avec la casquette comme ça en contre-plongée, donc il y avait des délires comme ça qui étaient extrêmement drôles.

10 : 22 : 09

Caroline Loeb :

Les gens qui sortaient c'était un noyau assez, beaucoup plus restreint qu'aujourd'hui. Il y avait beaucoup moins d'endroits, donc c'était toujours les mêmes qui étaient tous les soirs dehors.

10 : 22 : 23

Voix off :

Et le roi de cette bande de noctambules c'est Alain Pacadis, le chroniqueur mondain du journal Libération, punk, dandy, toxico, la nuit il s'endort en boîte mais le matin, il est à la rédaction pour taper sa chronique, « Night Clubbing ».

10 : 22 : 39

Caroline Loeb :

Ca devient une espèce de famille un peu étrange ou une vie parallèle, où tout le monde se retrouve, où y'a plein d'histoires, en plus c'est l'époque où tout le monde couchait avec tout le monde.

10 : 22 : 53

Philippe Starck :

Tout les gens que vous voyez aujourd'hui, les Mondino, les Louboutin, les Vincent Daré, les Thierry Ardisson, tout les gens aujourd'hui étaient là et non pas trop à se bourrer la gueule, on discutait, c'était vraiment un village, une agora, on discutait tout le temps, on refaisait le monde, c'était vraiment formidable, y'avait une énergie vraiment extraordinaire.

A l'angle des carrelages, tout était en carrelage, on faisait un trou minuscule qui s'élargissait comme ça en cône, et derrière, j'avais mis des vieilles télévisions de récupération avec des films porno. Vous passiez devant, vous étiez, tiens y'a un petit scintillement, donc là vous regardiez, et le drôle n'était pas le fait qu'on voit des pornos derrière, c'était de voir les gens qui étaient comme ça contre un mur. On fabriquait des images surréalistes comme ça. Aujourd'hui ça serait considéré comme de l'art contemporain, à ce moment là on s'en foutait complètement et je suis bien content qu'on continue à s'en foutre d'ailleurs.

10 : 23 : 52

Frédéric Taddeï :

Personnellement, moi j'ai préféré les Bains plus tard à l'époque de Claude Challe que dans les toutes premières années où c'était très froid, très new wave.

10 : 24 : 02

Philippe Starck :

D'abord c'était pas froid du tout, c'est les photos qui font peut-être cet effet là. Les Bains c'était des murs en carrelage parce que c'était les Bains Douches et voilà, et on avait un pot de peinture grise parce que au moins ça faisait tout la peinture grise, donc il n'y avait pas de volonté esthétique de froideur, de high tech, de choses comme ça, en aucun cas c'était ça, simplement fait sur le genou avec sa bite et son couteau.

10 : 24 : 24

Voix off :

L'âge d'or du Palace et des Bains Douches touche à sa fin. Fabrice Emaer meurt en 1983, Pacadis en 1986, l'héroïne et le sida font des ravages chez les fêtards, heureusement les Bains Douches changent de propriétaire et deviennent les Bains. Deux pieds noirs et aux verbes hauts et à l'enthousiasme communicatif amènent un peu du glamour des Champs Elysées dans la nuit branchée.

10 : 24 : 44

Emmanuel de Brantes :

Il y avait de nouveau un patron, Hubert Boukobza, « Hubert Boukobza, écoutez j'ai choisi, écoute Challe qui va faire la musique, écoute ça, c'est formidable »

10 : 24 : 54

Hubert Boukobza :

Tu vois cet endroit complètement dépravé comme ça, j'ai adoré, en sortant de l'endroit j'ai dit « il me le faut cet endroit »

10 : 25 : 02

Frédéric Taddei :

Les Bains de Hubert Boukobza et Claude Challe, c'était les Bains des mannequins, il y avait des gens connus qui allaient effectivement aux Bains mais c'était anecdotique, ce qui était intéressant aux Bains à ce moment là comme à chaque fois dans toutes les boîtes de nuit du monde, c'est où vont les plus jolies femmes, et à une époque, les plus jolies femmes allaient aux Bains.

10 : 25 : 38

Mademoiselle Agnès :

J'ai deux souvenirs assez précis. Une soirée avec Prince, aux Bains Douches mais en haut, dans le bureau, parce que... j'imagine qu'enquêtant sur la nuit, vous savez que dans toutes les boîtes il y a un bureau. Et donc j'ai passé peut être cinq heures avec Ophélie Winter et Prince, donc c'est pas une légende, Ophélie Winter connaît bien Prince. Et on a papoté dis donc pendant quatre heures. Alors lui, mais un peu moralisateur, il m'expliquait que l'alcool c'était pas bien. Je pense que lui il boit uniquement du porto.

10 : 26 : 14

Mademoiselle Agnès :

Moi j'ai le souvenir de Cathy Guetta serveuse et puis j'ai vu Cathy devenir patronne des Bains donc c'est sympa la nuit aussi à Paris quand on peut se voir évoluer les uns les autres, et s'y retrouver, même 20 ans après !

10 : 26 : 28

Frédéric Beigbeder :

Les Anglais avaient compris que les gens n'iraient plus en boîte pour la boîte mais pour un organisateur et un disc-jockey. Et ça commençait déjà, on commençait déjà à avoir des invitations avec les noms des DJ.

10 : 26 : 43

Voix off :

Tous les noctambules se retrouvaient au Palace ou aux Bains mais au milieu des années 80, la nuit explose en tribu : soirées rétro, hip hop, homos, bourges, chacun rentre dans son village, chacun son look, sa musique. L'individualisme des années 80 transforme la vie nocturne.

10 : 26 : 58

Alexis Trégarot :

Moi j'ai découvert ça par hasard, un soir en allant à la Nouvelle Eve, qui est un endroit génial, à Pigalle, qui existe toujours, un ancien cabaret. Il y avait Pino au platines et Albert et moi j'ai appris à danser le swing ! J'adorais ça et j'y allais tous les vendredi soirs. La piste de danse était une piste à damier qui s'allumaient, noir, blanc. Mais Albert de Paname c'était un type incroyable, c'est à dire qu'on le voyait arriver devant la Nouvelle Eve avec une très jolie femme dans une Cadillac 55 bleue ciel, un truc qui faisait six mètres !

10 : 27 : 22

Albert de Paname :

En fait j'ai été l'un des tous premiers à faire des soirées dans des lieux insolites comme ça, une soirée qui n'avait rien à voir avec le lieu. Par exemple aux Bains c'était, à l'époque c'était très glacial, très new romantique, pop rock et moi je faisais des soirées calypso, chacha, mambo, couleurs.

10 : 27 : 47

Albert de Paname :

C'était pas rock'n'roll, blouson perfecto, c'était le rock'n'roll pur des années 40, 50, les costards croisés, les nanas avec les jupettes, les pantalons serrés, enfin tout ce qui était en rapport avec les films hollywoodiens de l'époque. Je suis arrivé au Balajo comme ça par hasard, c'est mon père qui m'avait dit « mais pourquoi tu ne vas pas au Balajo ? ». Il avait été au Balajo lui à 20 ans, et j'y suis allé un samedi après midi, un dimanche après midi, je m'en souviendrai toujours, et j'ai vu ces types avec les rouflaquettes qui avaient pris de l'âge mais qui avaient à l'époque 60 ans, 50-60 ans et qui dansaient la java, vraiment le côté titi parisien. Et ça je me suis dit, là je vais pouvoir m'exprimer. Pendant un mois j'ai ramé et puis à un moment donné ça a marché.

10 : 28 : 41

Alexis Trégarot :

Donc le lundi soir y'avait le Balajo, le mardi soir y'avait le Royal Lieu, le mercredi soir y'avait le Café de Paris à Londres, le jeudi soir re le Balajo, le vendredi soir la Nouvelle Eve et le samedi soir y'avait une soirée à Cannes.

10 : 28 : 51

Albert de Paname :

Moi ce qui m'intéressait c'était de prendre des lieux qui avaient une histoire, mythique, des lieux mythiques. On m'a proposé le Royal Lieu qui était un cabaret fabuleux, il y avait toujours plus de monde à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il y avait 400 personnes à l'extérieur, y'en avait 200 personnes à l'intérieur.

Après j'ai eu la Nouvelle Eve, c'était vraiment l'opposé de toutes les boîtes qui existaient à l'époque à Paris, le Palace, les Bains... c'était un peu comme l'identique du Moulin Rouge mais en plus petit. Et là il y avait un risque parce que il fallait que les gens montent sur scène pour s'exprimer. Donc heureusement que j'avais encore ma clientèle, mon élite, qui elle dansait le rock, le chacha, tout ça et qui amenait la clientèle à monter sur scène.

10 : 29 : 33

Voix off :

Les branchés se laissent aller à la mode rétro mais à la fin des années 80, une nouvelle culture urbaine débarque de New York. Le hip hop, le rap, le graffiti séduisent la nuit parisienne. Marthe Lagache est l'égérie de cette nouvelle scène.

10 : 29 : 45

Marthe Lagache :

Le hip hop était un petit peu le fil conducteur et à chaque fois il y avait des thèmes différents, il y avait, là encore, des gens différents, des clans différents. Et du coup, j'avais envie de mélanger tous ces gens que je rencontrais, parce que ce que j'aimais bien c'était justement le fait de ne pas être fermé dans une population ou un clan, etc, mais au contraire rencontrer plein de choses. Il y avait une énergie qui se dégageait du hip hop super positive. Pour les soirées Zoopsie par exemple, c'était pas réfléchi, c'était voilà chacun arrivait avec ses idées, ses trucs, ses connaissances, ses copains, etc, et ça se faisait comme ça et ça se mélangeait très bien, naturellement. Il y avait Keith Haring qui était là, il y avait des gens de la mode, il y avait Madonna, il y avait Gaultier, il y avait Mugler, enfin il y avait des gens là aussi très différents. Il y avait ce qu'on appelait la racaille très hip hop, la première génération de racailles, et puis il y avait des gens très bon chic bon genre enfin je veux dire c'était vraiment un brassage quoi.

10 : 30 : 47

Voix off :

Dans les beaux quartiers, les enfants des noctambules des années 60 ont grandi. Eux aussi ont envie d'aure chose, d'inventer leur propre nuit. Frédéric Beigbeder et sa bande parviennent à faire de leurs soirées mondaines l'évènement dont tout le monde parle.

10 : 31 : 01

Frédéric Beigbeder :

J'ai commencé ma longue et difficile carrière de journaliste comme chroniqueur nocturne et donc mon boulot c'était d'aller voir tout ce qu'il y avait donc j'étais en plus rincé à l'oeil, invité un peu partout et ça, ça m'intéressait, je trouvais ça marrant. Et puis en plus, j'ai créé cette association qui s'appelle le Caca's Club et dont le principe était d'aller faire des fêtes dans toutes les boîtes de Paris. Bon d'abord les créateurs du Caca's Club étaient une bande d'abrutis assez humoristiques. On venait quand même tous plus ou moins de rallye, et donc en réaction à cette ambiance là, nous évidemment quand on faisait un carton d'invitation, on faisait en sorte que ce soit rigolo donc il y avait la soirée à bord du Rainbow Warrior, ou une soirée Tchernobyl ou des soirées en tenues 18ème siècle.

10 : 32 : 08

Frédéric Beigbeder :

C'est un peu chiant d'avoir à se déguiser mais une soirée où tout le monde est habillé pareil, ça rapproche les gens, vraiment. Ils se mettent à se parler sans se connaître et surtout c'est très très drôle donc on était à la recherche de la débilité maximale. C'était quand même ça notre graal !

10 : 32 : 31

Bruce Meritte :

Frédéric faisait le Caca's Club qui était plus du côté Castel, rive gauche, et moi je faisais plus rive droite. Donc nos deux clientèles ne se rencontraient jamais.

10 : 32 : 42

Frédéric Taddei :

La nuit n'est pas un lieu de mélange, c'est une utopie que de le croire. Cette utopie s'est réalisée à Paris pendant quatre ans, quand Fabrice Emaer a réussi à faire du Palace le seul endroit parisien qui ait jamais rassemblé, fédéré toutes les tribus. Mais ça a duré quatre ans ! Très vite les branchés sont partis aux Bains, la jetset est descendue au Privilège et les homos sont allés créer les boîtes du Marais. Donc cette parenthèse a été très courte, elle a duré quatre ans, après les choses sont redevenues normales. La nuit parisienne a toujours été tribalisée.

10 : 33 : 17

Bruce Meritte :

En fait avec Frédéric Beigbeder, on a inventé ce système de dire : les clans qui existent à Paris vont se retrouver pour une seule fois dans l'année et enfin ils vont se réunir et créer une vraie communauté, ce soir là.

10 : 33 : 28

Frédéric Beigbeder :

Ce qui était beau c'était l'arrivée des gens, c'est à dire de voir arriver une centaine de personnes toutes habillées pareilles, et puis une autre centaine et puis une autre centaine. Et la communion entre tous ces gens c'était assez étonnant, c'était comme une sorte d'utopie finalement, voilà nous sommes tous différents, mais nous allons quand même pouvoir rigoler ensemble.

Musicalement, les boîtes de bourgeois ça craint, il faut quand même le dire. On écoutait Claude François, on écoutait des trucs au deuxième degré, moi je passais souvent les disques, je mettais Dalida, je mettais Mike Brant, enfin... mais à un moment le deuxième degré dans la musique ça devient un peu saoulant, parce que ça revient quand même à écouter des trucs plutôt kitsch. Et puis il y a eu cette arrivée d'une musique, nouvelle, qui était la musique de notre génération, l'arrivée de la house. Et ça, on peut précisément dater. Je me souviens d'une fête à la Power Station qui était une

boîte, qui est devenue un restaurant, rue du Faubourg Montmartre où Laurent Garnier mixait dans une arrière salle, dans le noir complet, et la musique qui passait là on ne l'avait jamais entendue ! C'était comme si on prenait les chansons de Donna Summer et qu'on accélérât le nombre de beats par minute. Et moi je me suis dit là y'a quelque chose, là vraiment musicalement, que j'avais peut être entendu à New York mais que j'avais jamais entendu à Paris et c'était très excitant !

10 : 35 : 01

Eric Dahan :

Pour moi alors il y a une coupure qui est, je l'ai déjà dit souvent mais qui est strictement musicale, c'est à dire que la musique des clubs a changé. La musique, jusqu'en 80 c'est la disco donc ces musiques exubérantes, qui fait la promotion de l'hédonisme, du plaisir, de l'amour, souvent avec des orchestrations luxuriantes, des polyrythmies échevelées, voilà il y a quelque chose d'épique. Dès 1980 quand on analyse les tubes pop qui passent en clubs à l'époque, il y a plus d'orchestre, il y a plus de cordes, c'est des boîtes à rythmes, c'est la bande son d'individualisme qui se fossilise.

10 : 35 : 35

Marthe Lagache :

La techno a un petit peu séparé on va dire les gens, parce que c'était quand même une musique où on pouvait moins communiquer, moins partager, c'était beaucoup plus individualiste même si c'était des grands rassemblements. Mais il y avait une façon qui faisait qu'on ne pouvait plus s'entendre, on ne pouvait plus parler, on était moins dans la séduction, on était moins dans le... voilà c'était vraiment une autre époque.

10 : 36 : 02

Frédéric Beigbeder :

On pouvait faire des fêtes dans des endroits vraiment où avant on n'aurait pas songé à aller, comme une carrière de pierres près de Paris, etc... ou un parking.

10 : 36 : 10

Camille Bazbaz :

J'aime beaucoup les fêtes sauvages qu'organisait par exemple, ce dingue, Pat Cash. On faisait des soirées de dingues avec lui. Il squattait un endroit, genre dans le 8ème arrondissement et on se retrouvait tous là dedans à écouter ce qui allait devenir la techno ou je sais pas quoi, mais en même temps il mettait du dub à fond la caisse.

10 : 36 : 31

Frédéric Beigbeder :

Pat Cash il avait fait des soirées illégales, organisées en vingt minutes où il y avait 2 000 personnes ! Et ces choses là ont évidemment un peu vieilli. Nos démarches à nous, qui étaient quand même des démarches plus de réseautage bourgeois, déjantées certes, mais on n'avait pas révolutionné la musique contemporaine quoi.

10 : 36 : 49

Eric Dahan :

L'ampleur du phénomène des raves par exemple, ça venait évidemment dire le contraire de... c'était en réaction aux clubs bourgeois ou dans la vie.

10 : 36 : 59

Benoît Sabatier :

A chaque fois il y a des soubresauts contre culturels où la jeunesse, la nouvelle génération qui arrive réinvente une nouvelle façon de sortir, une nouvelle façon d'être en marge. Les raves ça a été quelque chose d'énorme, de totalement nouveau ! C'est à dire que les parents qui sortaient au Palace à la fin des années 70, quand ils ont vu leurs enfants aller dans des raves au début des années 90, ils ont pris peur. Alors que c'était une rupture, une continuité dans la rupture, c'était quelque chose de nouveau, une façon de réinventer la nuit, de réinventer la marge.

10 : 37 : 31

Voix off :

La clientèle des boîtes homosexuelles s'est convertie à la house music, au Palace le dimanche après midi avec les Guetty Dance, aux Boys derrière l'Olympia, puis à partir de 92, au Queen, club géant des Champs-Élysées.

Dans les hangars de banlieue, une nouvelle génération s'initie à la techno dans les raves. A Paris les soirées Respect au Queen vont réunir ces deux branches de la musique électronique, ces deux phases de la club culture des années 90.

10 : 37 : 54

David Blot et Fred Agostini :

Le « Respect » est parti sur un constat qui était simple, c'est que nous on aimait la musique qui était... on aimait la musique house qui était produite par des français. Et ces gens là ne jouaient jamais à Paris. En France rien ne se passait et nous on s'est dit, bon ben voilà on a le Queen qui nous propose de faire une soirée le mercredi, c'était en 96, on va faire notre soirée avec les DJ qu'on aime et ces gens là n'étaient jamais bookés en France ! A part effectivement les raves et au bout d'un moment on en avait marre aussi d'aller à Nation. Et puis bon à un moment les raves c'est vraiment parti dans de la merde musicalement, y'avait de la transe, y'avait plein de caille-ra, y'avait de la drogue à deux balles. Fallait aller à une heure et demie de Paris pour se trouver dans un hangar super glauque et ça allait pas quoi. Les premières fêtes, les ravages de la fin des années 80, début 90 c'était pas la même chose. Très rapidement, les trucs genre Mo'Nique et tout ça c'était plus du tout le même esprit que les raves à la base. C'était la musique qui a fait que j'étais obligé de me retrouver en club parce que j'avais envie d'entendre cette musique. Donc c'est vrai que c'était un autre lien.

10 : 38 : 47

Patrick Eudeline :

La techno, bon j'étais assez peu tenté, je me rappelle très bien de vieux amis qui m'ont dit « oui viens dans les raves, la techno c'est un truc fantastique » et tout ça. Je suis allé dans des raves, parce que c'est une histoire de curiosité intellectuelle, je voulais savoir ce qui se passait et tout. Mais franchement moi ça ne m'intéressait pas et puis le concept de DJ-star, de disc jokey star c'est jamais quelque chose auquel j'ai cru donc... c'est des gens qui mettent des disques, c'est pas non plus... on va se calmer quoi !

10 : 39 : 12

Philippe Manœuvre :

Puisqu'on n'inventait pas de nouvelle musique, puisqu'on n'inventait pas de nouveaux instruments, on a continué à faire avec ce qu'on avait. Pendant 10 ans, le faisceau des projecteurs s'est porté sur les DJ, on a vu les DJ devenir des stars mais avec raison. Je suis allé au Queen, Dahan, Eric Dahan qui était à ce moment là mon maître de la nuit, m'emmenait assez souvent au Queen, on a entendu des Carl Craig ou des types comme ça, oui franchement, je ne le croyais pas avant, mais y'a des maîtres du son quoi. Les types quand ils arrivent et qu'ils prenaient les platines, on avait l'impression que tout le Queen était en train de monter, comme une espèce de cocotte minute spatiale et qu'on allait décoller. On partait effectivement pour des très longs voyages.

10 : 39 : 53

Voix off :

Du 7 au Palace et du Boys au Queen, pendant plus de vingt ans, les boîtes gay ont tenu le haut du pavé. A la veille de l'an 2000, c'est dans une boîte lesbienne que se déplace la scène branchée, toujours à la recherche de nouveaux lieux et de nouvelles sensations.

10 : 40 : 07

Patrick Eudeline :

Régulièrement, t'as une boîte où tu te sens comme à la maison, un endroit où tu payes pas trop tes verres, où tu rencontres des gens, où... tout ça quoi. Ça a été, pour moi ça a été le Gibus, ça a été un peu le Palace un moment, les Bains Douches et tout ça. Et le Pulp a eu ce rôle pendant un moment.

Pendant 3-4 ans, voilà c'est un endroit où j'étais bien accueilli, d'où je sortais en général un peu ivre mort et tout ça...

10 : 40 : 29

Camille Bazbaz :

Tiens au Pulp, je me suis bien fendu la gueule. La boîte de lesbiennes là des Grands Boulevards. C'était plutôt marrant, y'avait de la bonne zic-mu à fond la caisse.

10 : 40 : 38

Patrick Eudeline :

La première fois que je suis allé au Pulp c'était à cause de Virginie Despentes en fait. Et de me retrouver à peu près le seul garçon dans cette boîte de filles, et puis y'avait Ann Scott, y'avait plein de... la regrettée Delphine, sex toy, qui est morte maintenant et qui était une des rares personnes de la techno avec qui j'avais vraiment des affinités, de l'amitié et tout ça quoi...

10 : 41 : 14

Voix off :

Le Palace a fermé en 1996, les Bains ne sont plus que l'ombre d'eux mêmes, et le siècle s'achève dans un certain ras le bol de la techno qui fait danser le monde depuis bientôt 10 ans.

10 : 41 : 25

Jenny Bel'Air :

Tous les professionnels de la nuit se posent la question. Qu'est ce que devient Paris ? Je veux dire, là la nuit, si ça continue comme ça, enfin je pense à Paris, et dans les lois votées contre on ne peut pas fumer, pas de bruit parce que ceci, cela... la nuit se meure !

10 : 41 : 38

Frédéric Beigbeder :

Je crois qu'il y a des endroits, mais simplement on n'y va plus, mais il y a le VIP Room, le Queen existe toujours, y'a encore des grands endroits avec des filles en bikini, qui sont debout sur le bar. Simplement, nous ça nous intéresse plus parce qu'on est devenus des intellectuels de gauche.

10 : 41 : 58

Bruce Méritte :

Le Queen ça reste un très grand endroit, le VIP ça reste un très grand endroit, c'est plus pour les étrangers ou c'est plus pour une clientèle qui commence la nuit, qui apprend la nuit d'une manière, un petit peu, ben comme nous on l'a appris à l'époque !

10 : 42 : 13

Voix off :

David et Cathy Guetta, Tony Gomez, Philippe Fatien ou Jean Roch, les nouveaux patrons de boîtes dirigent leur entreprise comme ils gèrent leur image et déclinent leur concept en vrais businessmen.

10 : 42 : 24

Jean Roch :

A partir du moment où le VIP Room était basé sur les spots les plus importants de la planète, on avait cette clientèle internationale, en plus on la cultivait. Donc quand on la rencontre à Saint Tropez, quand on la rencontre à Cannes, quand on la rencontre à Saint Bart, quand on la rencontre à New York, où qu'on aille, on avait toujours cette relation avec cette clientèle.

Pour nos clients parisiens, pour le microcosme parisien, quand il vient au VIP Room Theatre de la rue de Rivoli, automatiquement, il rencontre tout le temps des nouveaux visages et la lassitude ne s'instaure pas. Je crois que s'il y a une formule qui fonctionne c'est celle-ci, dans mon créneau.

10 : 43 : 03

Jean Roch :

Et puis pour nous c'est beaucoup moins lassant, on retrouve cette spontanéité, tu retrouves ces visages que tu as croisé quelque part, dans une autre capitale de la fête, dans un autre spot et ça c'est plutôt enrichissant pour tout le monde et culturellement ça t'apporte toujours des nouvelles couleurs, des nouvelles énergies. Moi j'aime aborder ce métier comme ça, parce que les weekends se suivent et ne se ressemblent pas.

10 : 43 : 29

Benoît Sabatier :

Se retrouver en club c'est plus quelque chose de fou et d'à part, c'est juste la sortie, l'entertainment du samedi soir pour toute la jeunesse.

10 : 43 : 38

Voix off :

Les boîtes de nuit sont-elles devenues un produit de consommation comme les autres ? Pour les branchés, les blasés sans doute. Mais pour les jeunes des années 2000 c'est l'endroit où on peut écouter leur musique, une musique qui curieusement s'appelle le rock'n'roll.

10 : 43 : 52

Philippe Manœuvre :

Ce qui s'est passé c'est qu'en 2005, les journalistes de Rock & Folk ont constaté qu'il y avait une floraison de petits groupes à Paris, qui se produisaient tous autour du Bar 3 vers le carrefour de l'Odéon. Un bar tenu par un Australien, il avait laissé aux gamins le sous-sol et le sous-sol explosait, y'avait une véritable ambiance, ça se passait très bien, c'était une république des enfants, ils géraient tout ça, tous seuls. Et puis le Bar 3 a fermé et les gamins ils ne savaient pas où aller, ils avaient plus d'endroit quoi. Et on a eu l'idée d'aller voir les gens du Gibus. Et le Gibus était devenu une boîte techno ! On a demandé si on pouvait faire un festival avec ces groupes inconnus, j'avais douze groupes inconnus, on a fait un festival sur trois jours avec, le seul connu c'était Patrick Eudeline qui revenait et qui n'avait pas joué au Gibus depuis les années 70.

10 : 44 : 40

Patrick Eudeline :

J'étais le seul groupe de plus de 30 ans on va dire. Et donc je joue au même endroit, sur la même scène, et devant un public de 15 ans, qui connaissait les paroles par cœur et je veux dire bon, y'avait une sorte de déchirure dans le continuum spatio-temporel qui était vraiment bizarre que j'ai vu comme un truc bizarre.

10 : 44 : 57

Philippe Manœuvre :

On a fait 1200 personnes.

10 : 45 : 02

Philippe Manœuvre :

Stéphane Taïeb et Big Jourvil du Gibus m'ont dit non mais vous vous rendez même pas compte !, qui sont ces gamins ?, c'est quoi ces looks ?, qu'est ce que c'est que cette bande de dingues ! Vous voulez pas faire des soirées ? Et voilà comment trois ans durant je me suis retrouvé un peu comme Robert De Niro dans *Casino*, vous voyez, avec les... j'avais dans la poche des jetons pour donner à boire gratuitement aux happy fews, j'avais mes lunettes, ma clope, je surveillais la boîte quoi. Je venais tous les vendredis, je mettais les groupes, moi et Yarol Poupaud, Géant Vert pour la sécurité, un vieux punk gigantesque...

10 : 45 : 39

Yarol Poupaud

Effectivement à Paris il s'est passé un truc dans le rock alors ça a pas rayonné de par le monde, mais en tout cas c'est vrai qu'il y a eu un moment assez... assez marrant.

10 : 45 : 48

Philippe Manœuvre :

Dans la salle, on voyait bien qu'il y avait tous les gamins qui diront quelque chose dans notre société, dans les 20 prochaines années étaient là, à ce moment là.

10 : 45 : 56

Voix off :

Si les bébés rockeurs commencent une autre histoire, ceux qui ont connu le Palace, les Bains ou le Queen, se retrouvent désormais dans des clubs de poche, réservés aux happy fews. Le Baron, où nous sommes ce soir, ou le Montana à St Germain des Prés, ont démodé les boîtes géantes.

10 : 46 : 08

Bruce Méritte :

Nous, maintenant, on sait exactement ce qu'on veut. On sait ce qu'on recherche et puis on veut, pareil, retrouver une petite famille dans laquelle on est bien accueilli.

10 : 46 : 18

Voix off :

Vers l'an 2000, c'est dans un lieu minuscule, sans piste de danse, que la nuit parisienne a trouvé un nouveau souffle. Un club de poche où les photographes ne sont même pas les bienvenus.

10 : 46 : 28

Alexis Trégarot

Au départ, le Matisse c'est un club d'homosexuels, comme le taulier. Et assez vite, je ne sais pas par quelle magie, c'est devenu un endroit où les artistes, où les vedettes aimaient bien aller parce qu'elles y avaient de l'intimité, elles étaient pas emmerdées. Et il y avait une espèce de concentration de vedettes qui était assez étonnante, il y avait des gens qui se mettaient à chanter, il y avait des gens qui s'engueulaient, c'était une atmosphère... c'était très exclusif. C'était compliqué de rentrer au Matisse. C'est toujours pareil, il y avait cette légende à l'époque des Bains Douches, ceux qui en parlaient le mieux c'est ceux qui n'y rentraient jamais. Parce qu'il y avait ce mythe qu'il fallait rentrer. Et le Matisse, à une échelle beaucoup plus petite, parce que une fois que t'as 60 ou 70 personnes là dedans c'est plein ! Et l'endroit qui a fait beaucoup de mal au Matisse c'est le Baron.

10 : 47 : 12

Greg Boust

A la base, c'est vraiment, c'est vrai qu'on le dit tout le temps, mais c'est vraiment un club qui a ouvert par Lio et André, avec une envie de faire plaisir aux potes, ils ont été submergés tout de suite et tout. Mais il n'empêche qu'on était les seuls à proposer quelque chose de vraiment différent. A ce moment là, il y avait un truc à faire, dans un endroit petit, parce qu'on était au Queen avant, pour 1000 personnes, avec un carré VIP avec des gens qui s'accrochent au filet et tout. Il fallait changer d'optique et faire autre chose.

10 : 47 : 44

Mademoiselle Agnès :

Sans eux, Paris serait bien triste parce qu'ils ont vraiment... ça a été un mouvement entre jeunesse dorée, it-girl, arty, musique, cinéma, doux mélange mais assez confidentiel quand même, assez privilégié, on ne rentre pas là dedans comme dans un moulin non plus. Petits endroits, moi je trouve que c'est plus agréable, peut être en vieillissant, quelque chose d'un peu plus... à taille humaine quoi, un peu plus cosy, où il est plus facile de discuter et de rencontrer un pote. On peut même envisager de se pointer au Baron ou au Montana seul.

10 : 48 : 20

Frédéric Taddei :

Aujourd'hui, on est à une époque où la mode ce sont les boîtes de nuit les plus petites c'est à dire 130 personnes.

10 : 48 : 28

Voix off :

Les clubs de poche sont un retour aux sources des caves de St Germain des Prés. Mais demain, la nuit reviendra, autrement, ailleurs, sur une nouvelle musique, dans de nouveaux lieux, en banlieue ou dans un quartier qui dormait tranquillement jusque là. Une nouvelle aventure commencera, un nouveau chapitre de cette culture éphémère, qui fait l'histoire de la nuit, comme chaque soir à Paris depuis cinquante ans.

10 : 48 : 50

Benoît Sabatier :

Toute l'histoire de la branchitude, toute l'histoire du clubbing c'est une histoire de volonté d'intégration. Et malheureusement qui dit intégration, dit normalisation et de nouveau, quelque chose à réinventer.

10 : 49 : 02

Frédéric Taddei :

Les vieux te diront toujours : c'était mieux avant. Mais c'est simplement que dans les années 60, quand c'était soit disant mieux, ils avaient 20 ans et qu'aujourd'hui, ils en ont 60 et ceux qui te racontent que dans les années 80 c'était mieux c'est parce qu'ils avaient 20 ans dans les années 80 et qu'aujourd'hui ils en ont 50. C'est tout, ça a toujours été pareil les boîtes de nuit, c'est à dire ça a toujours été fantastique pour ceux qui avaient entre 20 et 30 ans. Et aussi pour tous ceux qui ont plus à partir du moment où il savent s'adapter et qu'ils nous racontent pas, qu'ils nous ressassent pas c'était mieux avant.

10 : 49 : 40

Voix off :

Voilà, le temps d'une soirée on s'est baladé des caves de St Germain des Prés aux boîtes géantes, et des boîtes géantes aux clubs de poche, du rock au disco, du disco à la house, et de la house au rock. On s'est mélangé, on s'est aimé, on s'est séparé, on s'est retrouvé et maintenant il est temps d'aller se coucher.

10 : 49 : 59

Générique de fin